

Ma patrie sauvage

Jean Bédard

Numéro 790, mai-juin 2017

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/85493ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Centre justice et foi

ISSN

0034-3781 (imprimé)

1929-3097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bédard, J. (2017). Ma patrie sauvage. *Relations*, (790), 41–41.

Ma patrie sauvage

Jean Bédard



L'auteur est écrivain et philosophe

« Le propre de la philosophie, c'est de nous rendre à notre véritable patrie » (Plotin).

En 2015, en l'espace de quelques mois, une vague de suicides a emporté quatre Innus et une Naskapi de Uashat-Maliotenam. Cela portait à 44 le nombre de suicides d'Innus en deux ans. Le taux de suicide chez les Autochtones du Québec est de cinq à huit fois plus élevé que la moyenne. Dernièrement, le coroner Bernard Lefrançois a jugé que les suicides à Uashat-Maliotenam auraient pu être évités. Il notait que ces personnes avaient en commun un mal-être extrême. Il souhaitait ainsi insuffler une réflexion sur l'avenir des réserves, qu'il compare au système d'apartheid.

Comment en sommes-nous arrivés là? Après les contaminations virales, involontaires mais parfois volontaires, qui ont réduit massivement leurs populations; après l'épuisement des grands arbres centenaires et de nombreuses espèces animales surexploitées; après la sédentarisation forcée et le confinement dans des réserves toujours plus petites et toujours plus inappropriées; après le grand déracinement et les abus systématiques d'enfants dans les pensionnats, nous continuons à maintenir, en 2017, un système d'apartheid qui reflète un racisme encore endémique! Ne sommes-nous pas choqués?

La nuit après la déclaration du coroner Lefrançois, dans un état de demi-sommeil proche de la torpeur, j'ai fait un rêve. J'étais perdu en forêt, quelque part au nord de Natashquan. La nuit venait de tomber. La neige épaisse enlisait mes raquettes. Guidé par une odeur de feu sur lequel avait sans doute cuit du gibier, je me retrouve devant une vieille Innu. Elle me fait signe de m'asseoir devant le gros bouleau qui est là. Le feu m'apaise. Je ne mourrai pas gelé. Elle me tend un morceau de viande qui me semble du lièvre. J'hésite. J'ai soudain la conviction qu'elle comprend mon sentiment. Elle me parle alors dans sa langue et je comprends étonnamment ce qu'elle dit dans la mienne: « N'aie pas honte. Ton mal est guérissable. Tant que tu ne sauras pas que tu es fait de la même matière, du même esprit et du même art que le bouleau et le lièvre, tu seras un exilé sur Terre. Tu peux conquérir toutes les terres et tous les peuples, planter ta croix et ton drapeau sur tous les continents, tu resteras apatride. N'ayant aucune patrie, ne chérissant ni la forêt, ni les plantes qui te nourrissent, ni les animaux qui bondissent dans les bois, tu continueras à détruire ce qui te donne vie. »

Le silence prolongea sa parole... Je compris que, chez nous, les morts vont au néant, au ciel ou dans les enfers, mais ne restent pas sur terre, ils n'ont aucune responsabilité vis-à-vis des générations à venir. Nous voyons notre destin séparé de celui de la Terre. Après nous, le déluge. Nous nous voyons en pèlerinage soit entre deux néants, soit entre deux

firmaments – des itinérants éphémères. Nous voyons notre corps comme l'étranger de notre âme. Nous voyons nos instincts comme ennemis de notre esprit. Nous considérons notre culture au-dessus de la nature. Nous ne semblons pas savoir que nous partageons le destin commun de tous les vivants.

Le coroner Lefrançois, en parlant du système des réserves comme d'un « apartheid » parlait aussi de notre manière de nous sentir « à part » de la nature, tel l'homme qui a tout transformé – la forêt, les animaux, les arbres, les plantes, les poissons de la mer... – en un gros tas d'argent, un compte en banque énorme. Content de sa richesse qui lui garantit les plus beaux jours, cet homme se retrouve aujourd'hui dans un désert immense. Il implore le sable de se transformer en eau, prêt à payer un million chaque litre. Mais il meurt desséché. Le premier apartheid se trouve entre nous et la nature.

Tant que tu ne sauras pas que tu es fait de la même matière, du même esprit et du même art que le bouleau et le lièvre, tu seras un exilé sur Terre.

Nous parlons de nous réconcilier avec les Premiers Peuples. En sommes-nous là? Nous devons peut-être nous réconcilier en premier avec les arbres, les plantes, les animaux et, surtout, avec nous-mêmes. Nous devons arriver sur Terre. Or, nous ne semblons même pas tenir à la vie, car si nous y tenions, nous prendrions soin du fleuve, de la mer, des sols, de tout ce qui constitue la vie; nous aurions un ministre de la Santé de l'eau, des Terres et des Forêts. Nous réconciliant avec la vie, nous nous réconcilierons avec notre corps et avec l'esprit du vivant. Ce qu'il y a de « sauvage » en nous, c'est-à-dire de farouchement vital et d'indépendant des convenances, pourra enfin danser autour des flammes de notre cœur devenu aimant de la vie. Les puissants apatrides ne pourront plus faire obstacle à la conscience des enracinés.

Pour nous aider, nous demanderons aux Premiers Peuples le nom sacré du pays qu'ils ont tant aimé et qui leur a été enlevé. Nous honorerons leurs cultures qui les faisaient vivre à même la vie, baignés en elle pour s'exalter en elle. Nous irons nettoyer avec eux les os de leurs ancêtres afin de fonder notre patrie commune sur l'art de vivre avec la communauté de tous les vivants. Nous leur demanderons d'éduquer nos enfants au respect de la vie.

C'est parce que nous n'avons jamais su boire à leur coupe que plusieurs d'entre eux ne reconnaissent plus la richesse de leur culture et la puissance de leur esprit. Notre remède est dans leur cœur, et c'est en allant le chercher, chez eux, que les Autochtones prendront conscience qu'ils forment le socle de notre patrie commune. Fiers de ce qu'ils sont, ils nous ouvriront les portes d'un avenir qui ne peut être possible qu'avec la nature. ☺